Le pas de l'échelle

Claude Reichler

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edl/841>

DOI : 10.4000/edl.841

ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2015

Pagination : 255-268

ISBN : 978-2-940331-45-1

ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Claude Reichler, « Le pas de l'échelle », *Études de lettres* [En ligne], 1-2 | 2015, mis en ligne le 15 mai 2018, consulté le 22 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/841> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.841>

LE PAS DE L'ÉCHELLE

Chers amis,

En occupant cette place aujourd'hui, j'ai accepté un contrat qui comporte deux clauses : l'une de prononcer une « leçon », et l'autre de parler d'échelles, selon le titre du colloque qui nous a réunis : *Les échelles du texte*. Pour la première, qui consiste à faire, une fois encore, ce qui a été mon métier pendant trente-trois ans dans cette Faculté, je voudrais d'abord vous remercier de tout cœur pour votre présence, là, à m'écouter. Mais je voudrais aussi vous dire que j'aurais autant aimé vous proposer une promenade, vous montrer des paysages, faire un peu l'école buissonnière... Nous le ferons d'une certaine façon, avec un auteur qui s'y entend en promenades, puisque nous parlerons de Rousseau. Quant à la seconde clause, j'ai voulu voir dans la proposition du titre du colloque une invitation à jouer avec ce mot, « l'échelle, les échelles », et avec les objets qu'il désigne. Jouer, ouvrir des pistes, se laisser guider par les mots et par les choses... J'aime beaucoup cette histoire que raconte Alexandre Jollien : il poursuivait un jour son fils dans l'appartement en riant, lorsque celui-ci s'arrêta et lui dit : « Papa, rigole pas, on joue ! »

Le mot « échelle » est remarquablement polysémique. Littré, dans son dictionnaire, définit treize sens différents, qui sont tous encore actuels. En condensant beaucoup, on distingue :

1. l'instrument ou le dispositif qui sert à monter, à descendre, à franchir des gouffres ou des crevasses ;
2. l'emploi maritime de ce dispositif, qui relie la terre à la mer lorsqu'on abaisse l'échelle du vaisseau pour accoster (d'où vient l'expression « faire escale ») ;

3. toutes les expressions qui désignent une série, un échelonnement, comme « l'échelle des êtres », « l'échelle sociale », etc. ;
4. un autre ensemble important concerne les dispositifs gradués : l'échelle du thermomètre ou l'échelle de Richter, tristement célèbre ; la gamme est une échelle, par exemple diatonique ou pentatonique ; il y a aussi des échelles qui mesurent des durées, comme l'échelle du temps géologique ;
5. *last but not least*, le sens de rapport proportionnel, de grandeur comparée, la « grande » ou la « petite » échelle des cartes géographiques, la mise à l'échelle d'un plan d'architecte.

Il est intéressant de noter que cette polysémie n'existe pas – ou au moins pas de la même manière – dans d'autres langues, en allemand ou en anglais par exemple, où les différents sens correspondent à des mots différents.

Et voilà qu'il y a maintenant aussi « les échelles du texte », que Littré n'avait pas prévues.

Quel dispositif choisir, quel sens adopter pour en parler ? Quelle piste suivre dans ce jeu ? Vous pensez peut-être que mon incertitude est feinte. – Pas vraiment, car la littérature est pleine d'échelles, on a l'embarras du choix : un roman d'Amin Maalouf s'intitule *Les échelles du Levant* ; un article de Jean Starobinski sur *Madame Bovary* a pour titre « L'échelle des températures » ; Rossini a composé un opéra sur un livret qui s'appelle *L'échelle de soie* ; et l'échelle de Jacob vient d'un songe raconté dans la Genèse...

Mais il est vrai que, si je ne feins pas, je prolonge un peu le jeu : car j'ai choisi mon parti, comme mon titre a pu l'indiquer à certains d'entre vous : « Le pas de l'échelle ». Je me suis laissé attirer par des échelles qui ont affaire avec le passage et le franchissement, par des échelles disposées dans l'espace et dans le temps, qui sont à la fois des instruments et des graduations.

Mon point de départ est un texte célèbre de Rousseau tiré des *Confessions* ; nous le lisons ici dans l'orthographe du manuscrit dit « de Genève » :

Non loin d'une montagne coupée qu'on appelle le pas de l'échelle, au dessous du grand chemin taillé dans le roc, à l'endroit appelé Chailles,

court et bouillonne dans des gouffres affreux une petite rivière qui paroît avoir mis à les creuser des milliers de siècles¹.

Les éditeurs modernes accrochent une note au nom de lieu, dans laquelle ils expliquent que Rousseau s'est trompé, et que le lieu par lequel il passe se nomme les Echelles, village situé sur la route entre Lyon et Chambéry. Car le « Pas de l'Echelle » désigne en fait un sentier du Salève, non loin de Bossey, le village où Jean-Jacques a passé les deux années les plus heureuses de son enfance, chez le pasteur Lambercier et sa sœur – cette demoiselle qui lui donnait quelquefois la fessée, lui procurant ce plaisir étrange et inattendu dont il explique qu'il cherchera toujours à l'obtenir des femmes dans les relations amoureuses. Il s'agirait en somme d'un lapsus de Jean-Jacques. Expliquons-le brièvement.

Nous sommes à la fin du livre IV des *Confessions*. Rousseau raconte le retour chez sa protectrice, Mme de Warens, après son premier séjour à Paris. Il s'est arrêté à Lyon, et de là il fait route vers Chambéry, où Mme de Warens s'est installée. On est en 1731, il a 19 ans, il aime énormément les voyages à pied, et de plus il va revoir la femme qu'il chérit, qu'il appelle « maman ». L'erreur sur le nom de lieu trouve donc son fondement dans une superposition des époques : la perspective du bonheur espéré à Chambéry avec « maman » éveille le souvenir de l'enfance heureuse à Bossey. Mais il faut être attentif au fait que les *Confessions* sont écrites par un homme d'âge mûr : les six premiers livres ont été esquissés sans doute pendant le séjour de Rousseau à Montmorency, puis achevés et recopiés durant les années de fuite et d'exil, entre 1762 et 1770. S'il y a lapsus, c'est donc un *lapsus calami*, une erreur commise par celui qui écrit et qui se souvient, et non par le jeune homme qui accomplit les actions racontées. Sans être excessivement freudien, on peut entendre beaucoup de choses dans ce passage d'une échelle à l'autre, non seulement la remontée au plein jour des bonheurs de la campagne, mais aussi de ceux de la sexualité, puisque le vieil écrivain qui évoque sa jeunesse sait bien, au moment de raconter cet épisode de voyage, que « maman » va déniaiser « l'enfant » qu'il était lors de son arrivée à Chambéry, qu'elle va « faire son initiation », comme il l'écrit, lui permettre d'accomplir ce passage à l'âge d'homme, lors du séjour dans la maison des Charmettes.

1. J.-J. Rousseau, *Les confessions*, p. 172 sq.

Mais le phénomène de la mémoire, défaillante et révélatrice en même temps, n'est pas ce qui va m'arrêter sur ce pas de l'échelle. Ce sont plutôt les questions liées à la perception de l'espace, dont je voudrais montrer toute la richesse. Les promenades de l'enfance, le Salève et ses falaises n'y sont pas étrangers. Précisons d'abord que le lieu que désigne Rousseau dans son récit n'était pas le village des Echelles, mais un segment de l'itinéraire appelé le « Passage des échelles », en souvenir du fait qu'autrefois le chemin franchissait des gorges étroites et profondes (une « montagne coupée », dit le texte) par des degrés taillés dans le roc. Situé sur le tracé de l'ancienne voie romaine entre Lyon et Milan, ce passage très fréquenté marquait la frontière entre le Dauphiné et la Savoie. Jusqu'au dernier tiers du XVII^e siècle, les charrois devaient être déchargés et les marchandises transportées à dos d'homme, le long de la rive du Guiers-Vif, que franchissait un pont à une arche appelé « pont romain ». A la fin des années 1660, Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, fit transformer ce passage en un « grand chemin », en élargissant la voie et en créant des rampes (Rousseau utilise cette expression dans son sens technique, qui désignait un chemin carrossable). Depuis le rattachement de la Savoie à la France, en 1860, on appelle ce chemin « la voie sarde ».

Le grand chemin, qui passe aujourd'hui par un géosite bien connu sur le parcours du GR 9, présente des vues élevées sur les gorges de l'Echaillon et les gorges du Fru. Plusieurs adresses internet décrivent pour les excursionnistes les promenades qu'on peut y faire, ainsi que les caractéristiques géologiques et géomorphologiques de ce territoire préalpin : il suffit de taper « gorges de l'Echaillon » sur un moteur de recherche.

Rousseau mentionne les places en encorbellement au-dessus des gorges qu'offre le grand chemin. Il s'y attarde pour se livrer à ce jeu enfantin qui consiste à faire provision de cailloux et à les jeter dans la pente pour les voir rouler, rebondir et se briser avant d'atteindre le fond :

Dans les endroits où la pente étoit assez unie & la broussaille assez claire pour laisser passer des cailloux, j'en allois chercher au loin d'aussi gros que je les pouvois porter, je les rassemblois sur le parapet en pile, puis les lançant l'un après l'autre, je me délectois à les voir rouler, bondir & voler en mille éclats avant que d'atteindre le fond du précipice².

2. *Ibid.*, p. 173.

On saisit bien les rapports entre le psychique et le spatial que décrit ce récit, entre le moi et les objets transitionnels que sont les cailloux roulant dans la pente. Jean-Jacques ne court de risques que fictifs, par délégation imaginaire, car sa propre position reste protégée : la chute est pour les pierres, pas pour lui. Et de même l'agressivité présente dans le geste de lancer des pierres ne s'exerce-t-elle que symboliquement. Mais l'expérience de l'espace évoquée ici est plus complexe que le seul jeu symbolique : la verticalité « brute », si je puis dire, est donnée comme l'occasion et l'objet d'une jouissance, anticipant les plaisirs des excursions alpines décrites dans *La nouvelle Héloïse*. Les lecteurs des *Confessions* verront dans ce jeune promeneur un précurseur de la découverte des Alpes, qui n'aura lieu véritablement qu'après le mitan du siècle.

Pourtant, on sait que l'expérience spatiale n'est jamais absolument nue ; elle est toujours géographique, c'est-à-dire construite par une échelle des distances que l'œil établit instantanément, par une mise en relation des objets, et des objets avec le corps du sujet regardant, constitutive de tout apprentissage de l'espace. Rousseau mentionne ainsi, dans le contexte immédiat de cet extrait, des oiseaux qui volent dans le défilé, des arbres et des broussailles, des rochers dans la pente : tous ces objets sont autant de « degrés » qui jalonnent l'espace. La notion de mesure est si bien présente que le narrateur va jusqu'à parler de « cent toises au dessous de moi » (environ 200 m), qui constituent en effet la profondeur maximale des gorges.

A cette densité des rapports spatiaux indiqués par le texte, je voudrais ajouter que le site est extrêmement intéressant du point de vue géologique, car il présente des plissements remarquables des couches sédimentaires aux alentours de la faille du Mont-Beauvoir (où passe la rivière du Guiers), et constitue un exemple des difficultés de datation posées par les calcaires subalpins. Vous pourriez croire que je m'éloigne par trop du texte sur ce chemin-là. — Ce serait à tort puisque l'échelle spatiale (la profondeur de la gorge), à la fois objective et subjective, est corrélée à l'échelle temporelle, celle de la durée géologique. De fait nous ne quittons pas le texte de Rousseau, car celui-ci fait clairement allusion à la très longue durée de la formation de ce canyon. Relisons notre première citation :

Non loin d'une montagne coupée qu'on appelle le pas de l'échelle, au dessous du grand chemin taillé dans le roc, à l'endroit appelé Chailles,

court et bouillonne dans des gouffres affreux une petite rivière *qui paroît avoir mis à les creuser des milliers de siècles*. (Je souligne.)

La dernière remarque, donnée comme subjective et contemporaine de l'observation (on dit qu'elle est « modalisée »), ne peut être faite que par l'auteur bien informé en sciences naturelles qu'est devenu Rousseau au fil des années, et non par le jeune homme de 1731. Lorsqu'il écrit les *Confessions*, Rousseau a lu l'*Histoire naturelle* de Buffon, dont le premier volume, paru en 1749, contient le discours intitulé « Histoire et théorie de la Terre ». Il connaît les articles de l'*Encyclopédie* portant sur cette science qu'on appellera bientôt la géologie. Ces articles avaient été rédigés par le baron d'Holbach, lequel avait aussi publié, en 1759, un livre d'ensemble sur la physique, la minéralogie et l'histoire de la Terre, contenant des traductions d'ouvrages allemands et notamment du livre de Lehmann, *Essai d'histoire naturelle des couches de la Terre*. La personnalité du traducteur, un des ténors du parti philosophique, avait donné à cet ouvrage un grand retentissement dans les milieux mondains et savants. Rousseau, bien qu'il s'en fût écarté, se tenait au courant des idées qui y circulaient.

Les discussions sur l'orogénèse et sur la datation des montagnes étaient vives au milieu du XVIII^e siècle, où les querelles entre les partisans du déluge et ceux du volcanisme se faisaient encore entendre. C'est Buffon qui introduisit dans les sciences naturelles et dans la conscience humaine cet immense recul géologique qui déploie l'histoire de la Terre sur des millions d'années, alors qu'on s'efforçait jusqu'à lui de placer le déluge aux environs de 5000 ans avant Jésus-Christ. « Buffon, écrit Jacques Roger, libère la géologie de la Bible et ouvre à l'imagination un passé insondable. »³ – Vous voyez que ce « pas de l'échelle » produit non seulement des confusions de noms, de dates, et peut-être de personnes, dans l'inconscient de l'écrivain ; il provoque aussi des vertiges de hauteur, et même des vertiges de temporalité. Il est de ces lieux où se recourent l'histoire individuelle (la mémoire d'un homme), l'histoire des sociétés (l'organisation des routes et des voyages) et l'histoire de la Terre. Toutes les durées s'y rassemblent, toutes les échelles s'y superposent.

3. J. Roger, *Buffon, un philosophe au jardin du roi*, p. 151.

Le bref récit qu'on vient de lire a été précédé, dans le texte des *Confessions*, par une annonce généralisante, qui constitue une sorte de programme paysager :

Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fut, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrens, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur⁴.

Le passage est célèbre comme l'un des témoignages du goût pour les paysages alpins qui se répandra dans toute l'Europe à partir des années 1760. Vous avez prêté attention à la liste des objets naturels qui sont nommés ; mais il faut encore remarquer que ceux-ci n'apparaissent pas dans n'importe quel ordre. Leur succession suit le mouvement d'un regard qui se déploie dans l'espace : de bas en haut au début, des torrents aux montagnes, comme en crescendo :

des torrens, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes
et à la fin de haut en bas :

des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur
avec le moment médian de la marche :

des chemins raboteux à monter & à descendre.

Cette séquence résume comme une courbe en forme de cône, et même une suite de courbes, la grammaire des verticalités qui organise le paysage montagnard pour un promeneur. C'est dire que le texte ne fait pas que désigner des objets, il livre aussi le mouvement de leur perception d'une manière active.

Faussement ingénue puisque toute la « régie » est assurée par l'écrivain âgé, cette page des *Confessions* est célèbre aussi parce qu'elle tisse en un maillage serré tout un réseau d'objets et de significations présents dans d'autres textes de Rousseau portant sur les paysages et le rapport à la nature, en particulier dans *La nouvelle Héloïse* et dans *Les rêveries du promeneur solitaire*. On sait que ces textes ont eu une influence immense sur le rapport à l'espace et au paysage dans les sociétés européennes ; ces

4. J.-J. Rousseau, *Les confessions*, p. 172.

choses-là sont trop connues pour que je les reprenne ici. Je voudrais plutôt vous entraîner encore un moment sur d'autres chemins, sans doute moins « raboteux », pour mieux comprendre l'expérience de la spatialité que j'essaie de restituer.

Ouvrons une autre page, bien connue des historiens des voyages, qu'on trouve dans l'*Emile*. On sait que l'ouvrage, paru en 1762, examine sous la forme d'un récit l'éducation qu'il convient de donner à un jeune homme. Au Livre cinquième et dernier, le narrateur, qui est le précepteur du jeune Emile, emmène son élève hors de Paris pour aller avec lui à la recherche de Sophie, l'épouse qu'il lui réserve. C'est l'occasion pour Rousseau de développer des réflexions sur les voyages et les déplacements en général, et de critiquer les voyageurs qui ne pensent qu'à arriver le plus vite possible. La chaise de poste ni la diligence – la voiture qu'on désignait ainsi portait bien son nom – ne lui conviennent :

Nous ne voyageons donc point en courriers, mais en voyageurs. [...] Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis et comme emprisonés dans une petite cage bien fermée⁵.

A cette critique sociale des modes et des techniques de la mobilité, Rousseau ajoute des considérations sur les nouvelles voies de communication, sur « les chemins tout faits » et « les routes comodes », auxquelles il déclare renoncer. Car sur les chemins anciens, marcher offre à tout moment des occasions pour observer les sites, s'arrêter aux points de vue, s'intéresser aux hommes et aux choses qu'on rencontre, bref pour donner consistance à l'espace et au temps qui s'écoulent entre le départ et l'arrivée, à ce qu'il appelle « l'intervalle » : « Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare. »⁶

Comme le jeune homme des *Confessions*, le narrateur de l'*Emile* (et Emile avec lui) aime à se laisser distraire, à oublier le temps qui passe. Il fait l'éloge de la liberté du marcheur et choisit la lenteur et la curiosité :

On observe tout le pays, on se détourne à droite, à gauche, on examine tout ce qui nous flatte, on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière ? je la cotoie ; un bois touffu ? je vais sous son ombre ; une

5. J.-J. Rousseau, *Emile*, p. 771.

6. *Ibid.*

grote? je la visite; une carrière? j'examine les minéraux. Par tout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuye, je m'en vais⁷.

Ces quelques phrases nous offrent à leur tour une liste d'objets paysagers, en une suite dont les séquences sont laissées à la fantaisie du promeneur. Ce ne sont plus les rudes composants du paysage des montagnes, mais les vallonnements d'un pays doux, le paysage des campagnes françaises. Le texte dessine des reliefs ondulés, des bosquets, de lentes rivières. Il donne à imaginer le loisir estival, la fraîcheur des bois, la blondeur dorée du blé et l'ombre d'une voûte rocheuse, les couleurs tendres des calcaires ou des grès. Mais là encore, nous manquerions des significations importantes si nous n'interrogeons pas de près certaines notations. Ainsi pourquoi des grottes? des carrières? Pourquoi des minéraux? Sans s'être autant passionné pour les pierres qu'il l'a fait pour les plantes, Rousseau, dans les années de rédaction de son livre, est bien informé sur la minéralogie naissante, objet de recherches et de discussions savantes, mais aussi techniques pour l'exploitation des mines. Le livre publié par d'Holbach, dont nous avons parlé, portait sur « la minéralogie et la métallurgie ». Le chimiste et naturaliste Rouelle, dont Jean-Jacques a suivi les cours lors de son second séjour à Paris, s'intéressait beaucoup aux minéraux. Rousseau sait que ceux-ci ont été formés dans des roches très anciennes soumises à des températures extrêmes. Il sait aussi qu'on a découvert dans des grottes les squelettes d'animaux disparus, et que certaines carrières ont livré des fossiles marins. Pour lui qui veut mettre le savoir dans la vie et construire une science voyageuse, et donc pour le narrateur de l'*Emile* qui se déplace avec son élève, tout est occasion d'apprendre. Plus importante que la connaissance puisée dans les livres, l'expérience géographique vécue dans le voyage, la rencontre non préméditée de fossiles et de minéraux, offre tout à coup à l'homme une entrée dans le temps long, dans les « milliers de siècles » que le livre IV des *Confessions* évoquait. A nouveau les échelles du temps se superposent ici, de la plus brève, la vie humaine et ses âges, à la plus longue. Ces deux expériences formatrices sont des expériences qu'on pourrait dire « multiscalaires », parce qu'elles rapportent l'une à l'autre les mesures du temps et permettent à l'homme de comparer sa propre dimension avec celle de son habitat qu'est la Terre,

7. *Ibid.*, p. 772.

donnée à travers un paysage. On discerne là un des points nodaux de la pensée de Rousseau, une de ses leçons les plus fécondes.

J'ajouterai encore ici une autre sorte d'échelle, d'ordre anthropologique. Le texte de l'*Emile* dit en effet le temps disponible, l'absence de contraintes, l'attention au détail, la richesse des perceptions. Le monde semble à disposition du « je » qui marche, auquel rien ne pèse et rien n'est obstacle. Il y a du rêve dans ce voyage, au moins de la rêverie, car la liberté revendiquée relève d'une imagerie plus proche des déplacements du « bon sauvage », adonné toujours et seulement au présent, que de ceux d'un homme dans l'Europe du milieu du XVIII^e siècle. Ou encore, superposée au bon sauvage, elle répond aux promenades idéales des hommes de l'Antiquité, dont le texte cite d'ailleurs la mémoire : « Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. »⁸ C'est alors l'échelle de l'histoire des hommes qui est invoquée, depuis l'origine demeurée accessible jusqu'à maintenant (selon le raisonnement du *Discours sur l'origine de l'inégalité*) en passant par l'Antiquité.

De plus, il se passe autre chose dans ce texte si dense, qui se rapporte à l'art d'écrire de Rousseau. La phrase sur la marche que j'ai commentée, s'apparente en effet à une figure qu'on appelle en rhétorique l'hypallage, si vous me permettez ce terme technique. Comme Virgile décrivant dans l'*Enéide* Enée et la Sibylle en train de marcher pendant la nuit, qui écrit : « Ils allaient obscurs dans la nuit solitaire »⁹ (on comprend que ce sont les marcheurs qui sont solitaires, et la nuit qui est obscure), Rousseau attribue à la liberté désinvolte du « je » qui marche des traits qui constituent les caractéristiques géographiques des chemins dans la France d'avant les développements de l'industrialisation et du commerce. L'irrégularité, la soumission aux accidents du terrain, la traversée des rivières à gué, l'emprunt des dessertes villageoises et rurales... tout cela faisait du chemin un tracé qui adhérait au terrain. Accompagnant et épousant le territoire plus qu'ils ne le traversaient, les chemins anciens faisaient don au voyageur, avec la lenteur, d'une concrétude inépuisable et heureuse – au moins dans la perception qu'en communique Rousseau.

La référence aux philosophes de l'Antiquité (et pas à n'importe lesquels, puisque sont nommés le philosophe de l'élémentaire, celui de l'être et celui de la science) souligne le poids ontologique que Rousseau attache

8. *Ibid.*

9. Chant VI, vers 268.

à la marche, au contact avec le sol, à la contemplation des choses et des travaux des hommes. La qualité de « présence » des chemins anciens lui apparaît très supérieure à la maîtrise du monde qu'apporte la vitesse à la mobilité moderne. Les chemins modernes sont en défaut d'être : la relation aussi directe que possible d'un point à un autre s'est substituée à la densité vivante de l'espace et du temps.

La mention critique des nouvelles infrastructures viaires (« des chemins tout faits, des routes comodes ») que fait Rousseau dans cette page est aussi porteuse de significations sociales et historiques. C'est en effet à partir du milieu du XVIII^e siècle que la France développe son réseau routier pour le transport des voyageurs et des marchandises. Les techniques nouvelles mises en œuvre par l'administration royale des ponts et chaussées permettent d'élargir et de rectifier les routes, de les rendre stables, sèches et donc plus rapides, de les entretenir plus facilement. Peu à peu, en France et partout en Europe se développe un réseau de « grandes routes » qui viennent remplacer les « grands chemins » d'autrefois et dévalorisent le statut des chemins anciens, devenus locaux, vicinaux, limités.

L'histoire des chemins et de la mobilité est pour Rousseau un chapitre du paradoxe des sciences et des arts, tel qu'il l'avait décrit dans son premier essai : loin d'offrir aux hommes une liberté supplémentaire, leur développement les asservit.

La lecture que nous venons de faire constitue un moment d'une histoire culturelle des chemins, autant qu'une réflexion proche de la géographie culturelle. Comme dans beaucoup de domaines et de problèmes, l'œuvre de Rousseau marque un point tournant, un moment nodal dans le développement de la modernité. Des chercheurs, historiens, géographes ou littéraires, s'en sont évidemment avisés s'agissant de la nature, de la mobilité et des chemins, et nous ont donné des études remarquables. Le travail d'analyse que j'ai fait devant vous, à une échelle très fine et minutieuse, lisant les textes comme une carte au 1:25 000, pourrait donner une impulsion nouvelle à ce genre de recherche, que certains proposent de nommer une « hodologie », une science des chemins et des cheminements. A partir des pages de Rousseau, on peut dégager ce que j'appellerai des « propriétés du chemin », qui sont évidemment des propriétés à la fois naturelles et anthropiques, car il n'y a pas de chemin sans terrain ni sans hommes. Je distinguerai quatre propriétés :

- la direction : un chemin va quelque part ;
- le déroulement : un chemin est parcouru d'une certaine façon, associant le temps à l'espace ;
- la topologie : un chemin a des rapports spécifiques avec les reliefs qu'il traverse, en quoi il offre un accès au paysage ;
- la construction : un chemin est fait d'une certaine façon, il relève de techniques simples ou complexes.

Décrire ces propriétés, analyser leurs variations historiques et géographiques, les relier à d'autres paramètres, par exemple psychologiques ou anthropologiques, constituerait un très beau programme de recherche – et même plusieurs programmes. Certaines de ces études existent déjà, et j'ai pu m'en inspirer pour cette conférence, même si je ne les ai pas citées pour ne pas alourdir mon propos. De plus, durant ces dernières années, en animant des équipes de recherche et en dirigeant des thèses remarquables, j'ai participé de près à des travaux sur la spatialité, le voyage et le paysage dans les textes littéraires, à l'Université de Lausanne. Les discussions menées ont enrichi de leurs questionnements les moments les plus heureux et les plus intenses de la profession que je quitte.

Un autre terrain heureux a été pour moi le travail du projet Viatcalpes, financé par le Fonds national suisse de la recherche scientifique, avec des collaborateurs dont j'apprécie toujours les qualités. Ce projet, qui porte sur les illustrations des voyages dans les Alpes, se réalise chaque jour un peu plus complètement par l'achèvement de la base de données Viatimages, en libre accès sur internet. Il se poursuit aussi par la réalisation de produits multimédias pour lesquels j'ai reçu le soutien de grandes fondations extérieures à l'Université. J'aimerais vous présenter, pour conclure, l'un de ces produits : il s'agit d'une vidéo, que nous appelons plus précisément un « récit-animation », réalisé à partir d'illustrations de livres de voyage avec la collaboration de l'entreprise OZWE/Bread & Butter. Vous y retrouverez les éléments que je viens d'exposer, configurés différemment et transportés des textes vers les images. Ces récits-animations se caractérisent aussi par le souhait d'apporter à un large public les connaissances universitaires et les résultats de recherches menées dans des cercles plus spécialisés.

Permettez-moi donc en me retirant – mais sans tirer l'échelle – de vous laisser en don ce peu de chose : un récit, quelques images, une voix.

Claude REICHLER

Lien pour accéder au récit-animation « Jamais pays de plaine... » depuis un navigateur internet :

<https://www.youtube.com/watch?v=rzDISt-bFI0>

ou en scannant le code ci-dessous :

BIBLIOGRAPHIE

- BUFFON, Georges-Louis Leclerc, comte de, *Histoire naturelle, générale et particulière: avec la description du cabinet du Roi*, t. I, Paris, Imprimerie royale, 1749.
- HOLBACH, Paul-Henri Thiry, baron d', *Traité de physique, d'histoire naturelle, de minéralogie et de métallurgie*, Paris, Jean-Thomas Hérissant, 1759.
- LEHMANN, Johann Gotlob, *Essai d'histoire naturelle des couches de la Terre* (éd. originale allemande 1756), traduit en français dans le volume du baron d'Holbach, *supra*.
- ROGER, Jacques, *Buffon, un philosophe au jardin du roi*, Paris, Fayard, 1989.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les confessions*, texte établi et annoté par Marcel Raymond et Bernard Gagnebin, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1959, t. I, p. 1-656.
- , *Discours sur les sciences et les arts*, texte établi et annoté par François Bouchardy, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1964, t. III, p. 3-30.
- , *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*, texte établi et annoté par Jean Starobinski, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1964, t. III, p. 111-194.
- , *Emile ou de l'éducation*, texte établi par Charles Wirz, présenté et annoté par Pierre Burgelin, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1969, t. IV, p. 241-868.